

« Studium » : la passion d'apprendre, une histoire de désir.

Puisque l'époque nous incite à l'optimisme, je vais parler du bonheur ; et pour ce faire je vais évoquer la passion d'apprendre, à mon avis fondement de toute vie heureuse, pour tout homme quel qu'il soit. La passion d'apprendre est une histoire de désir.

J'aimerais parler de cette passion-là, qu'on oublie souvent aujourd'hui, qui disparaît derrière les plaintes, les angoisses, les injonctions, le chômage, la misère sous toutes ses formes, et tout ce qui nous empêche de nous sentir vraiment vivants. Je parlerai de ma propre passion, qui est d'ordre littéraire, mais je crois qu'on peut penser à toutes les formes du désir d'apprendre : tout ce qui nous ouvre à un monde extérieur à nous-même, tout ce qui nous réinvente, dans une nouvelle pratique du monde et des autres.

1- Au départ, le choc d'un mot – un mot-choc

Il y a un mot latin, qui signifie justement « passion d'apprendre », c'est le mot « studium » qui donne « études ».

Quand nous disons « études », en français, c'est un mot sérieux, ennuyeux, appliqué. Un mot pluriel d'ailleurs, donc un peu lourd, qui sent l'effort, la durée, peut-être une usure, et l'enfermement des bibliothèques.

Dans « studium » en latin, on entend nettement les 2 sonorités dentales, dures. Ce n'est pas un mot léger, ça se sent tout de suite. La racine de « studium » est formée de trois lettres : STU- , elle exprime l'idée d'un choc répété – on le voit dans le mot « stock » qui veut dire « bâton » en allemand. On retrouve le même radical un peu menaçant dans « stupeur » et « stupide » ! ça n'encourage pas à étudier... il y a certes aussi le mot « stupre » qui vient de la même racine, et ça, c'est plus drôle, parce que ça veut dire « débauche », nous dirions « sexe »... mais bon.

Pourquoi cette idée de choc ? Serait-ce le choc des coups de bâton qui a donné le mot « études » ? ou le bruit d'un pas alourdi par l'effort ? Quand j'ai appris le latin, le mot « studium » se traduisait par « zèle » - je ne savais pas du tout ce que cela voulait dire, ça m'évoquait plutôt un serviteur bien obéissant, l'idée d'une soumission. Pas l'idée d'un choc.

Mais en fait « zèle », c'est à peu près l'équivalent ancien de passion au sens d'« enthousiasme ». Et nous le savons, il existe une joie, un enthousiasme quand on apprend : on peut apprendre de manière heureuse. Cette joie, Rabelais en parle si bien, qu'on ne peut pas ne pas penser à lui, par exemple à ce moment où il décrit l'enthousiasme de Pantagruel, qui vient de lire les encouragements de son père, Gargantua :

- « ...le voyant étudier et profiter, on aurait dit que son esprit était parmi les livres comme le feu parmi les charbons, tant il l'avait infatigable et avide... »

Il faut donc voir le « choc » du *studium*, autrement : je dirais « déclencheur », libérateur d'une énergie, d'un élan , non seulement vers les livres, mais vers le monde. « études », « apprendre », derrière ces mots, il y a une vie, une possibilité vivante. Il y a une passion de s'ouvrir.

2- On peut en fait opposer les passions ... et la passion.

Les passions destructrices

Dans la tradition classique, Les passions sont nécessairement négatives, parce qu'elles sont pour l'homme une entrave à la liberté : les passions comme on dit « déchirent », elle dominent l'être et font de lui une proie passive – passion et passif viennent du même verbe latin. L'homme passionnel est une proie soumise à ses désirs, à sa nature d'être désirant.

La peinture des passions est ainsi plutôt peinture d'une extrême violence, parce que symboliquement les passions mènent à la mort. Ainsi cette scène, classique dans la peinture, du « rapt de Proserpine » par le Pluton, le dieu des enfers (c'est-à-dire du monde des morts) : corps écartelé, saisi, tiré, arraché, où des doigts viennent s'imprimer dans la chair comme dans la sculpture célèbre du Bernin, sur le même thème. Corps tiré du monde vivant vers le monde des morts. Au fond, dans la tradition classique du moins, le désir passionnel serait toujours cela.

Or si les passions sont à ce point destructrices, c'est qu'elles font de l'être un principe de dévoration du monde : acharnement à posséder, à ramener à soi, elles font du sujet un vide, qui exige de se remplir, de tout ramener à soi, dans un mouvement qui annule l'autre comme autre, et débouche finalement sur la mort. Il y a un passage intéressant sur ce désir amoureux transformé en désir de mort dans *Phèdre*, la pièce de Racine : Phèdre, épouse de Thésée, est amoureuse de son beau-fils , et au moment où elle lui dévoile ses sentiments, elle dérape. Elle lui raconte une curieuse scène où elle le métamorphose en objet de son fantasme : ah ! si il avait été Thésée, et elle Ariane (qui est sa sœur, dont elle est évidemment jalouse), ils auraient pu descendre ensemble au labyrinthe, à la rencontre du Minotaure, et là...

Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue

Se serait avec vous retrouvée ou perdue. (Phèdre, II,5)

« Se retrouver ou se perdre dans le labyrinthe » des désirs... Tel est le symbole. La passion qui s'approprie l'autre débouche sur la mort, sur un nécessaire anéantissement du désir, quand l'être passionnel descend vers les enfers de ses désirs déchirants.

La passion heureuse

Mais justement, l'être *passionnel* n'est peut-être pas l'être *passionné*, réhabilité par les romantiques il y a deux siècles : il y a une autre passion, singulière, libératrice. Celle qui nous porte vers l'extérieur de nous-même, vers un monde à connaître, à vivre et à explorer. Et je

peux penser ici à certains de mes anciens élèves de collègue qui ont vécu une très difficile séparation avec l'école, puis se sont trouvés dans un milieu professionnel où ils se sentaient enfin reconnus, où ils découvraient la vraie vie. Curieusement, je dirais qu'ils faisaient là une vraie expérience d'enthousiasme, que l'école ne pouvait pas leur offrir. Il n'y a pas que les livres, même si les livres nous ouvrent les portes du monde, à certains moments de nos vie. Il n'y a pas que les livres, même si chaque homme tôt ou tard devrait pouvoir aller vers les livres, et s'éveiller par eux à autre chose.

2 exemples dans la peinture

Si nous regardons ce tableau de Van der Weyden, cette femme qui lit vit quelque chose, assise sur ce siège bas, au pied de ce buffet, elle s'est retirée du monde habituel qui continue au-dessus d'elle, dans l'espace tronqué du tableau. Elle entre dans le livre comme dans quelque chose de plus vital, de plus central, profondément absorbée dans un mouvement vers la profondeur que suggèrent la tête, le cou, les plis. Mais ce mouvement est heureux, il semble essentiel.

Encore plus la vieille femme de Rembrandt – c'est sa mère qui a posé pour lui, dans son grand âge, penchée oblique, vers ce livre vaste comme si elle voulait y entrer, ce livre qui est comme un grand corps parallèle, avec cette vieille main qui vient tâtonner sur les pages pleines de lumière, et ce visage dans l'ombre duquel s'imprime comme une urgence. L'être ici est passionné, il est tendu vers ce qui peut lui apporter non pas une substance, mais une plénitude et une vérité. Bien entendu ces tableaux ont un sens religieux. Mais ils peuvent se comprendre aussi comme l'élan vers une transcendance par la connaissance. Un « studium » heureux.

3- Le désir d'apprendre est une expérience particulière : élan vers le monde, arrachement à nos limites.

Découverte du monde

Nous connaissons ce sentiment, cet élan. Il nous est arrivé de le ressentir, en nous, ou dans les autres en face de nous. Il est une ouverture, un éclat. Les livres je crois y occupent une place particulière : mais ce ne sont pas les livres pour eux-mêmes, ce sont les livres pour aller vers une nouvelle connaissance du monde, une nouvelle vie dans le monde, devrait-on dire. Montaigne le rappelle sans cesse : l'humain doit aller au monde, s'y confronter, la vraie éducation, la vraie connaissance, celle qu'il recommande à tout homme, c'est cette pratique du monde, qui sans cesse s'y confronte et l'interroge.

« Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde : nous sommes tous contraints et ramassés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. »

Ainsi, on veut faire des études pour sortir de soi, regarder plus loin que le bout de son nez, s'interroger sur tout, et finalement s'ouvrir au vaste monde.

- ◎ « Qu'on lui inculque l'honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses; tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra: un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, l'endroit où est passé César ou Charlemagne. »

Et Montaigne a raison, il y a un lien nécessaire entre la connaissance et la vie. D'ailleurs nous le sentons, quand tout d'un coup un domaine de connaissance, quel qu'il soit, s'ouvre devant nous : le vrai monde est là, nous le découvrons, avec ce sentiment d'une fraîcheur première.

Nous pouvons alors sortir de cet ennui qui est le nôtre quand notre vie se limite au train-train connu, à des automatismes ou pire, à de pures nécessités matérielles. Nous pouvons enfin vivre vraiment. Nous pouvons nous arracher à la vie machinale, au prêt à penser, au prêt à vivre. Apprendre, avoir envie d'apprendre, c'est toujours cette découverte, cette joie-là.

C'est le but ultime de l'être humain, et c'est le remède le plus profond aux maux de la vie. Lucrèce, un grand poète latin, nous peint comme aucun autre ce désir angoissé de l'homme qui cherche où se fixer : si les hommes savaient que leur but ultime est la connaissance du monde, ils ne seraient pas ce qu'ils sont, ces êtres tourmentés, et toujours insatisfaits :

*« Si les hommes pouvaient seulement le savoir,
Eux qui semblent sentir qu'ils ont en eux ce poids
Qui pèse sur leur âme et la rompt de fatigue,
S'ils pouvaient seulement savoir d'où cela vient,
D'où provient dans leur cœur cette masse du mal,
Non ils ne vivraient pas comme on le voit souvent
A errer sans savoir ce qu'ils veulent vraiment,
Comme en quête d'un lieu où déposer leur charge. »*

Mais en même temps arrachement aux habitudes

Mais en même temps, cette découverte suppose bien souvent une sorte d'arrachement à nous-mêmes, et à nos perspectives habituelles, à nos anciennes manières de vivre et de penser. Et cela même est un effort, comme le dit de manière très juste Danièle Sallenave, dans un livre consacré à la passion de la littérature. Ici la passion d'apprendre, c'est la culture, la lecture des œuvres littéraires. Elle les appelle « le don des morts » - curieux retournement du royaume des morts vers la vie : les œuvres littéraires sont le don des morts à la vie. Mais ce don nous fait vivre une sorte de naissance :

- ◎ « la culture n'est pas ce qui me livre des œuvres, mais ce qui me livre à elles. La culture est un travail par lequel on s'arrache à soi-même, non pour conquérir les œuvres, mais pour y prendre leçon – leçon d'arrachement à soi, aux sols, aux traditions, leçon d'ouverture. »

La passion d'apprendre ici n'est pas appropriation, dirigée vers soi-même, mais pure dynamique d'être. Les œuvres ne sont pas un moyen, mais un lieu où on devient différent.

Cette passion me « livre » aux œuvres, je m'y livre aux livres – pourrait-on dire. Je me livre à Homère, à Shakespeare, à Montaigne, à Beckett, à Virginia Woolf. Je me livre à eux parce que en eux, je respire autrement, parce que en eux *je sens le monde autrement*. Dans une œuvre littéraire d'abord je sens le monde comme *expression*, car tout peut être exprimé : le mystère d'une rencontre, l'émerveillement, la honte, la douceur, la noblesse, l'ambiguïté, la perversion, l'idéal. Je m'arrache en cela à l'écrasement de la non-parole, je m'arrache à une faiblesse première, fondamentale, celle d'être sans mot. Je le sens aussi comme *altérité* : marque d'une sensibilité différente de la mienne, possibilité d'une polyphonie par l'intermédiaire de dialogues, de personnages, de voix multiples.

Mais cela ne va pas sans effort ; « studium » n'est pas le nom d'un enthousiasme simpliste, où tout serait « génial » et finalement sans conséquence. On entend, rappelez-vous, un choc dans le mot - et Sallenave continue :

- ⊙ « *Se cultiver, ce n'est pas mettre l'œuvre en rapport avec notre faiblesse, notre fragilité, notre subjectivité, notre ignorance : c'est forcer (idée d'effort, voire de violence) notre faiblesse, notre fragilité, notre ignorance à s'ouvrir, à fondre, devant la force de l'œuvre. L'œuvre doit se forcer son chemin, même contre nous.* »

Contre nous : contre nos idées toutes faites, contre notre manière si peu vivante d'être, contre notre refus de la complexité, de l'ambiguïté. L'œuvre en premier vient me déranger, elle vient me travailler, m'interroger. Creuser en moi un nouvel espace.

Apprendre, cette ouverture, c'est une brèche que nous ouvrons dans nos certitudes, dans l'idéologie, dans un monde fermé sur des sens que tout le monde pense admis et évidents. C'est forcément dérangeant par exemple d'admettre que certains problèmes n'ont pas de réponse simple, que les êtres humains sont contradictoires, que les apparences sont trompeuses, ou que la violence peut être cachée dans les mots les plus innocents. Voilà ce qu'une œuvre littéraire peut nous enseigner, quand on se laisse susciter par elle. Et il peut arriver qu'on ait l'impression de ne plus tout à fait comprendre le monde comme les autres – et ça peut même parfois faire des histoires dans les repas de famille !

L'idée que nous nous faisons de la culture est souvent très fautive, et très peu vivante. Nous croyons qu'elle est « seulement » un enrichissement, qu'elle nous donnera « des armes » (un beau langage, une bonne orthographe, des références littéraires choisies, quelque usage des langues vivantes). Mais c'est tout à fait autre chose. Etudier ne me renforce pas, ne me fournit pas des moyens de me débrouiller mieux dans le monde. Etudier, me cultiver, me transforme, m'arrache à ma condition première, mes premiers sentiments, à mes croyances, à mon éducation, et bien sûr, à mes peurs.

Anna Harendt rappelle qu'il y a deux manières pour un européen de comprendre l'idée de culture : le sens latin à partir du verbe « colere », c'est « cultiver », c'est-à-dire enrichir, embellir, fertiliser la nature. Le sens grec vient du nom « paideia », ce n'est plus la culture au sens d'une amélioration ou d'un enrichissement, c'est la libération, l'émancipation,

l'arrachement à la nature enfantine et non consciente, de l'être. C'est ainsi l'épanouissement.

Ainsi étudier c'est d'une manière ou d'une autre vouloir cette transformation, c'est le choc du moment où l'on sent qu'elle est nécessaire, parce qu'elle nous sort d'un enfermement. C'est cela le vrai désir qui devrait nous guider quand nous « étudions », et non pas le désir de faire plaisir à nos parents ou d'accomplir une nécessité sociale ou familiale. Et quand nous avons ce désir-là, il nous porte vraiment et nous permet de vaincre beaucoup de difficultés. A vrai dire, rien n'est plus impossible, tout s'ouvre.

4- L'autre médiateur

Enfin dans ce désir, disons-le, la personne de l'autre joue un rôle particulier : on ne s'enthousiasme pas tout seul et directement pour les choses, on n'a envie de les apprendre que par la médiation d'autrui, d'un être qui au fond nous a transmis ce désir, parce qu'il l'a incarné. Si nous avons ressenti un jour le désir d'apprendre quelque chose, c'est parce que quelqu'un a incarné cette chose pour nous.

Quelqu'un, pour moi, a incarné la magnifique culture grecque, quelqu'un l'a fait vivre dans ses mots, dans son regard. Je me souviens d'un moment précis, un cours sur *l'Odyssée*, précisément la rencontre entre Ulysse et Nausicaa : j'ai vraiment vécu cette rencontre avec le texte d'Homère, ce moment où le texte parle, me parle, au-delà des siècles, au-delà de l'Histoire. Dans ce texte étonnant de vitalité et de fraîcheur, il y a une intimité, une affectivité vraiment sidérantes. Il y a des mules aux sabots cirés, du linge lavé qui sèche sur les galets au soleil, il y a une jeune femme qui se dresse devant un homme nu, et qui l'affronte. Il y a l'animalité face à l'humanité la plus noble. Il y a l'amour, il y a la sexualité, il y a la famille, le langage, la nature. Il y a tout ce que l'on aimerait emporter de la vie. Et la personne qui m'a fait découvrir ce texte restera à jamais dans ma mémoire une personne vivante.

J'espère que je ne vous choquerai pas en parlant ici d'une forme d'« eros » éducatif, je veux dire d'un élan vers celui ou celle qui a été capable de nous faire vivre cet enthousiasme. Il est bien sûr lié à tous les métiers de l'enseignement, mais d'une façon générale à tout art de la transmission. C'est assez nettement différent, je crois, d'apprendre auprès d'une personne de notre famille (on fait alors l'expérience d'un héritage, d'une transmission familiale ou d'une « passation » plus que d'une passion). Le lien entre amour et apprentissage a été très tôt entrevu : en Grèce antique, comme vous savez, le jeune homme (et très accessoirement la jeune fille) se lie intimement à celui qui lui fait découvrir la vie, qui l'initie et le fait naître finalement au monde social et intellectuel. Mais il n'est pas nécessaire –fort heureusement– de passer par les dimensions sensuelles et sexuelles pour apprendre. Le désir ici se projette symboliquement, je crois, sur une personne : par l'entremise d'autrui, nous accédons à quelque chose qui au départ nous dépasse et qui nous devient désirable.

Car le désir d'apprendre a besoin d'un être vraiment vivant pour naître et pour s'affirmer. Personne n'apprend véritablement avec des machines, en tout cas pas dans le sens de l'ouverture et de la transformation que je disais. On apprend toujours –même les maths, je

crois- dans l'affectivité, la sensibilité, le désir de découvrir, d'imiter, d'égaliser, d'aller aux limites.

- ◎ « *Il n'y a rien de tel que d'allécher l'appétit et l'affection: autrement on ne fait que des ânes chargés de livres...* » nous dit Montaigne , qui a parfaitement vu la dimension affective et vivante du désir d'apprendre.

Mais sans doute au-delà, l'autre a-t-il pour mission de nous guider et de nous encourager.

En effet, apprendre comporte des moments de découragement ; comme tout désir il est sujet au doute et à la transformation. Ainsi il y a un moment particulièrement difficile dans les études, après une phase d'enthousiasme et d'adhésion, qui voit aussi nos premiers progrès : C'est le moment où nous sentons que au lieu d'être très savants, comme nous pensions l'être après les efforts que nous avons faits, c'est le contraire, nous ne savons pas grand-chose. Pire, nous voyons que ce que nous pensions clair et simple ne l'est pas tant que cela, et qu'en fait il faut progresser pour un moment dans le doute et la confusion. En fait, nous découvrons la complexité, nous découvrons qu'il faut nous en accommoder, et l'accepter.

Et c'est peut-être le moment en fait où nous pouvons continuer tout seuls.

Pour conclure

Ainsi, ne l'oublions jamais, pas d'études sans passion, pas de connaissance sans désir et sans vie vivante. La littérature est ainsi passionnante, car elle est vie parlée, vie qui se cherche et s'humanise dans la parole. Mais quel que soit le domaine de notre « studium », sachons reconnaître le désir qui nous saisit et nous arrache aux bornes de notre vie présente, et pensons avec gratitude à ceux qui l'ont pour nous incarné.

Cette conférence est dédiée à mes étudiants latinistes d'hypokhâgne au lycée Daudet : Maxence, Etienne, Laura, Manon, Lamyra, Marine, Chloé, Cléa, Emma, Juliette, Alice, Jasmine et Anna. Que le studium les accompagne et les inspire leur vie durant !